

Prosper et George

(Le feu sous la cendre)

ON n'imaginait pas forcément Prosper Mérimée aussi raide dans la mulierie, aussi catégorique dans le machisme : plutôt en sceptique et désinvolte érudit doublé d'un homme du monde, déjà presque alors directeur des Monuments historiques. Mais, après tout, c'était aussi un redoutable papillonneur, pour ne pas dire un effréné prédateur, et Christophe de Mareuil manifeste avec une belle passion sa voracité. Pour George Sand, née Aurore Dupin baronne Dudevant, on l'a déjà vue sur les photographies de Nadar, plus rutilante en pantalon de smoking noir qu'avec ce falzar rouge de pêcheuse de crevettes. Mais la gueule y est : tempétueuse avec belles éclaircies. Miren Pradier n'a pas besoin de ramer pour avoir bien en main le personnage.

C'est une étrange aventure que nous narre ici Gérard Savoisien, partant de trois fois rien, une rumeur, celle de leur brève passion. Peut-être même ne s'est-il rien passé entre eux. « J'ai eu Mérimée, ce n'est pas grand-chose », s'est-elle contentée de confier à sa bavarde confidente Marie Dorval, qui ébruita la chose dans les coulisses de l'époque. Lui, méticuleux, riposta en entomologiste :

« Femme débauchée à froid, par curiosité plus que par tempérament. »

La manière dont Mérimée commença par lui écrire, selon Savoisien, n'est pas d'une chaleur excessive. Lancé dans le monde, il n'allait pas se jeter à quatre pattes pour solliciter de rencontrer la scandaleuse demi-gourgandine peut-être adepte de Lesbos : « *Ma curiosité piquée, je me suis donc mis à vous lire, lui écrit-il, et j'y ai trouvé du plaisir, du moins un vif intérêt. Reste à savoir si vous êtes une femme. Epruverai-je à vous rencontrer un vif intérêt ou du plaisir ? Votre jour sera le mien.* » On n'est pas plus déconcertant.

Sollicitée comme une indigène de Nouvelle Papouasie, Madame Sand répond qu'elle fait deux paquets des missives qu'elle reçoit : celui des admirateurs et celui des détracteurs, quasiment vide. « *Soyez aimable de me dire dans lequel des deux casiers je dois ranger votre lettre. A vous lire.* »

Lorsque, de migraine en dîner reporté, ils se voient enfin, il ne se jette qu'à moitié sur elle : « *D'ordinaire, j'ai un côté husard, je ne m'embarrasse pas des pudeurs des femmes, mais là, avec vous...* » Elle se moque : « *Serrée contre vous comme je*

suis, il est évident que je sens bien quelque chose. »

Il s'agace de ne pas parvenir à déboutonner le gilet de son habit de garçon. Elle réclame qu'il lui parle un peu d'amour, cite Hugo, Sainte-Beuve son ami, ce qui est vrai comme le reste. Il veut s'en aller : « *Ma maîtresse m'attend.* » Elle déboutonne enfin le gilet. Le noir se fait parce que nous sommes dans un théâtre pudique.

Mérimée découvre sur sa table de travail le manuscrit de son prochain roman (elle n'a encore publié qu'« Indiana », un triomphe), « Lélia », où George Sand fait l'aveu fort réaliste de ce qui sera peut-être le tourment de sa vie de femme : elle connaît toutes les affres d'une femme frigide. Elle, l'amoureuse, la sensuelle, la passionnée, aurait été toujours frustrée. Huit jours plus tard, ils ont rompu, le prétexte étant qu'ils s'empêchaient l'un l'autre d'écrire. De respirer. Se sont-ils vraiment aimés ? Grâce à Gérard Savoisien et à l'habileté de Thierry Lavat qui bouscule à plaisir le tumulte de ce duo romantique, on a envie de le croire. On le croit.

Bernard Thomas

● Au théâtre La Bruyère, après une flambée de prix théâtraux.